



La ferme-laiterie modèle des Bellezéveries

RAYMOND FILLON

Résumé : Quittons Vendôme par le boulevard Kennedy, montons la côte de la Garde, traversons la forêt, tournons à droite, nous arrivons aux Bellezéveries. Sur le plateau, plusieurs fermes sont éparpillées. Parmi elles, deux anciens fiefs signalés dès le XV^e siècle : les Petites et les Grandes Bellezéveries. Aujourd'hui, à droite de la route, le château des Bellezéveries est protégé par une haie d'aubépines. À gauche, deux tours en béton gris coiffées d'ardoises montent la garde. Perpendiculairement à la route, un long bâtiment en briques ocre, suivi de deux autres constructions surprennent par leur caractère insolite dans la région.

Mots-clés : Ferme-modèle, Scandinavie, Erichsen, Azé, Vendôme, Architecture – Brique, Camembert, Bellezéveries, 1929, Ferme scandinave, Ferme danoise, Danemark.

Arrêtons-nous ici. Nous sommes sur l'emplacement de l'ancienne ferme-laiterie modèle des Bellezéveries, aujourd'hui aux trois quarts disparue.

Qu'était-elle ? Le meilleur document pour le comprendre est la reproduction de la maquette qui figurait sur l'étiquette de certaines boîtes du camembert fabriqué aux Bellezéveries (**fig. 1**). Examinons cette reproduction de la maquette. Le château est derrière nous. Devant nous, la cour d'honneur actuellement utilisée comme « carrière » pour les évolutions des

cavaliers des Écuries du Vendômois. Notons deux erreurs du dessinateur : d'une part, la grande cheminée n'a jamais existé ; d'autre part, la plate-forme à fumier, située au sud des tours, à gauche de la maquette, était protégée par un bâtiment qui ne figure pas sur le dessin, mais dont existent des photographies.

Actuellement, restent debout : les deux tours et les trois bâtiments nord, à droite de la maquette. Depuis 1929, c'est dans cette partie que se sont concentrées les activités des Bellezéveries, d'abord pour l'exploitation agricole et, depuis 1993, pour le centre d'équitation. Ce



Fig. 1 : Étiquette du camembert avec la maquette de la ferme-modèle de Charles Auguste Erichsen.

sont là les seuls restes de la ferme-laiterie modèle construite entre 1920 et 1928 par Charles Auguste Erichsen. Celui-ci étant décédé en 1928, ses héritiers, nouveaux propriétaires, décidèrent de démonter l'essentiel des bâtiments, dont les matériaux qui étaient de bonne qualité, furent immédiatement vendus et évacués. C'est ainsi que briques, meulières taillées, ardoises, charpentes, menuiseries, ferrailles furent dispersées au gré des acheteurs (fig. 2).

En mars 1930, un incendie détruisit la grange qui occupait la majeure partie de la fameuse barre de 125 mètres fermant la cour d'honneur. Cette grange était d'ailleurs elle-même destinée à la démolition. Au sud de cette grange, avaient été organisés quatre étages de magasins dans lesquels étaient principalement entreposés des grains. Ces magasins avaient déjà été vidés et démontés avant l'incendie.



Fig. 2 : Cour d'honneur, vue du château en 1926; au fond, la grange avec son clocher (photo E. Prételat).

Antoine Blanchemain. Au moment de l'incendie, Antoine Blanchemain était un gamin du bourg d'Azé. Il avait six ans. Plus tard, après le lycée Ronsard, il entra au ministère de l'agriculture qui l'affecta à la région Languedoc. Maintenant retraité, il habite Montpellier et il est devenu écrivain. Parmi les livres publiés, rappelons *Le Vent du Lozère*, *Le Jardin interrompu*. Ce que nous vous proposons, c'est un extrait d'une longue lettre qu'il nous adressa en 1998 : *Je me souviens en effet de ce jour de 1930 (dont je n'avais évidemment pas la date en mémoire) où, depuis le jardin de mon grand-père, pas très loin de la Roulière, on voyait s'élever une colonne de fumée et, plus précisément encore, de la visite que je fis, le soir même sur les lieux du sinistre (avec mon père ou mon grand-père, je ne sais plus) et je revois parfaitement l'image noire d'une silhouette fantomatique courant sur les poutres fumantes d'un toit en ruine, celle de Maurice Jeulin. C'est un souvenir précis et très angoissant. Nous avons rapporté de notre visite une petite coulée refroidie provenant de la cloche fondue et ce petit morceau a longtemps orné le dessus d'un meuble, à la maison.*

Les bâtiments actuels (fig. 3)

Attardons-nous sur ce qui subsiste aujourd'hui de cet ensemble. Les deux tours étaient des silos destinés à l'ensilage des fourrages, technologie rare en France à cette époque. Mais il semble bien que le fonctionnement des deux tours n'ait jamais été satisfaisant.

Le long bâtiment (77 m à droite de la cour d'honneur) est une écurie qui a retrouvé sa vocation première avec l'installation des Écuries du Vendômois, les chevaux de selle remplaçant les lourds chevaux de trait après que le bâtiment eut été transformé en étable pour vaches laitières pendant soixante ans. C'est dans la moitié est de ce bâtiment que battait le cœur de la ferme-laiterie. Une chaufferie au charbon produisait de la vapeur d'eau pour un générateur qui approvisionnait en électricité toutes les Bellezéveries. Rappelons que la fourniture publique d'électricité dans la région ne date que de 1926! (fig. 4).

La laiterie, avec ses carreaux de faïence, ses écoulements d'eau, son matériel moderne de transformation avait à traiter le lait des étables des Bellezéveries auquel s'ajoutait celui des collectes organisées dans la région, notamment dans le secteur Mazangé-Savigny. Le moulin du Lierre, au bord du Boulon, rivière à l'eau fraîche, avait été acheté par C. A. Erichsen. Les bidons de la



Fig. 3 : Le chantier : échafaudages (photo Guy Rentien).



Fig. 4 : Les travailleurs du chantier en 1923. Bis Pujol, Rentien, Piédebout, Kloutzen (coll. Rentien).

collecte de lait pouvaient séjourner durant quelques heures dans la rivière. À la ferme, la fabrication des fromages hollande et camembert constituait une curiosité qui attirait clients et visiteurs.

Un atelier de vinification avec pressoir incorporé dans la construction occupait l'extrémité du bâtiment, près de la route.

Face aux écuries, au nord de la cour actuelle, un hangar de 800 m² accueillait le matériel d'exploitation agricole. Ce hangar a été depuis transformé en manège par le centre équestre.

Dans l'alignement du hangar, un bâtiment organisé en logements pour les travailleurs de la ferme existe toujours.

Le château du XIX^e dont la surface a été doublée par C. A. Erichsen était occupé par le régisseur, sa famille et les invités, nombreux durant les premières années. Des chasses étaient organisées pour eux, partant du château pour s'enfoncer ensuite dans la forêt.

Dans ce qui reste actuellement de cet ensemble, les caves étonnent particulièrement les visiteurs. Ce sont soit d'importantes réserves d'eau, soit des fosses à purins. Elles sont dispersées sous les bâtiments et sous les cours. Un premier groupe de caves se situe dans l'enceinte du château. Les autres ont été créées lors de la construction, en même temps que les fondations. Plusieurs sont encore accessibles : l'une près de l'ancienne laiterie sous la cour d'honneur, quelques-unes sous l'extrémité est du bâtiment des écuries, une autre sous la plate-forme à fumier au sud des tours. La plus impressionnante était, paraît-il, sous les magasins, mais elle n'est plus accessible, ayant été comblée.

Des autres constructions, on ne voit plus rien, les décombres ayant été enlevés ou recouverts par la végétation.

Pourquoi cette construction aux Bellezéveries ?

C'est la question que chacun se pose au vu de la maquette. En France, la première ferme modèle fut celle d'Olivier de Serres dans le Vivarais ardéchois, au Pradel. Elle date de la fin du XVI^e. Puis, plusieurs fermes « modèles » furent construites à partir du XIX^e. Une des plus proches du Vendômois fut celle de Platé, en Touraine, réalisée par l'industriel A. Moisant, célèbre constructeur de bâtiments aux structures métalliques. Il ne semble pourtant pas y avoir eu de relations entre le site de Platé et celui des Bellezéveries, distants de cinquante kilomètres et de quarante ans. L'opération des Bellezéveries a été conduite par la volonté et la passion d'un seul homme, Charles Auguste Erichsen (fig. 5).

De rares Vendômois se souviennent encore de l'important chantier qu'engendra dans les années 20 la construction de la ferme-laiterie modèle des Bellezéveries. Il est étonnant de constater la pauvreté de la documentation aujourd'hui utilisable sur un événement assez récent. L'opération avait pourtant eu un retentissement considérable à l'époque, mettant Azé au centre de l'actualité régionale.

Les témoignages recueillis lorsqu'il en était encore temps confirment tous que C. A. Erichsen était habité par un vieux rêve qui l'obsédait : celui de créer en France sur un modèle scandinave une ferme moderne, tant pour la conception des installations que pour l'organisation de la production, en veillant particulièrement à la qualité sanitaire pour laquelle l'avance des pays nordiques était considérable. C. A. Erichsen souhaitait aussi que la construction pût servir de modèle. On remarque d'ailleurs au Danemark et en Scanie dans le



Fig. 5 : L'oratoire de Courtiras, au temps de Charles Auguste Erichsen en 1920 (don de Lucienne Auriot).

sud de la Suède des bâtiments ressemblant extérieurement fort à ceux des Bellezéveries avec leurs murs en briques polies.

En 1917, C. A. Erichsen avait acquis à Vendôme le domaine de l'Oratoire et s'y était installé avec sa famille. D'abord négociant à Copenhague où il était né en 1857, il avait orienté ses activités vers le commerce du sucre, notamment avec les Antilles. Naturalisé français, il avait transféré le siège de ses sociétés à Paris.

Atteignant la soixantaine, il se sentait capable de réaliser son vieux rêve. Il le fit en Vendômois, à sept kilomètres de l'Oratoire, autour des Bellezéveries : dès 1922, achats et échanges lui avaient permis de réunir plus de mille hectares de terres et de bois.

Pour concrétiser les idées de C. A. Erichsen, un régisseur, Pierre Pujol fut engagé. Après quelques stages au Danemark, il travailla aux Bellezéveries de 1920 à 1927. Dans un premier temps, P. Pujol devait diriger la partie proprement agricole de l'opération, puis C. A. Erichsen la lui confia (lettre du 16 novembre 1920) :

- la direction de l'exploitation de la ferme des Petites Bellezéveries et des terres et prés y attachés, et ceux dépendant du bordage de Chartelain, du château des Bellezéveries, du champ de manœuvres ;
- la direction de la tuilerie existant sur le bordage de Chartelain ;
- la surveillance de la construction et de l'aménagement d'une nouvelle ferme que j'ai l'intention de construire en remplacement de celle qui existe sur une terre appartenant au château des Bellezéveries.

Durant toute la période de construction, Monsieur Erichsen (c'est ainsi qu'on l'appelait) fut très présent.

Il était, d'après les témoignages, un homme dynamique, de contact facile et agréable, généreux et soucieux de progrès social. Il se rendait régulièrement sur le chantier, quelquefois seul, à pied à travers la forêt, plus souvent à cheval.

C. A. Erichsen effectuait une visite approfondie du chantier, parlant avec les uns et les autres. Il n'hésitait pas à faire recommencer un travail qu'il jugeait mal exécuté. Malgré, ou à cause de cela, il était très apprécié (**fig. 6**).

La construction proprement dite fut confiée à deux architectes, un Danois (Kloutsen) et un Français (Gandon). Un immense chantier fut donc ouvert aux Bellezéveries. Les matériaux arrivaient pour la plupart par la gare de Vendôme. C. A. Erichsen fit aménager le chemin de la forêt, utilisé auparavant uniquement pour le débardage des bois, afin de le rendre carrossable.

Les briques étaient fabriquées à proximité du chantier sur la commune d'Azé. Pour cela, d'anciennes carrières furent rouvertes ; d'autres furent creusées. Une tuilerie désaffectée (Chartelain) fut remise en service. La cuisson était assurée par du feu de bois.

C. A. Erichsen et P. Pujol réussirent à faire fonctionner en même temps l'exploitation agricole et le chantier auquel participaient des travailleurs de différentes nationalités, surtout des Danois et des Français qui échangeaient leurs techniques. L'alimentation était l'affaire d'Henri Luzier qui eut à servir dans le restaurant d'entreprise jusqu'à cent vingt repas le midi. Ce restaurant était organisé avec les bureaux, dans le premier bâtiment construit. Celui-ci, dès que ce fut possible, a été réaménagé en porcherie.

Il va de soi que la présence d'une centaine de personnes aux Bellezéveries bouleversa certaines habitudes à Azé et aux environs, de 1920 à 1929. De nombreuses anecdotes sont restées dans les mémoires, particulièrement au sujet des fêtes des lendemains de paye. Il est permis d'affirmer que les travailleurs des Bellezéveries avaient conscience de participer à une œuvre dont ils pourraient conserver une certaine fierté leur vie durant.



Fig. 6 : Les ouvriers danois : sortie du dimanche (photo Bouhours).

L'éclatement

C. A. Erichsen avait réalisé son rêve : les Bellezéveries fonctionnaient comme il l'avait souhaité. On y fabriquait des fromages, en particulier des camemberts, originalité pour la région. Sur toute la chaîne des produits laitiers, des normes sanitaires strictes, inconnues ailleurs en France, étaient appliquées. Mais cela n'était pas sans incidences sur les coûts de production et il en résultait une rentabilité difficile.

Pendant ce temps, la santé de C. A. Erichsen se dégradait. Fatigué, malade, il céda en 1926 la gestion des Bellezéveries à son gendre, le général Prételat. En 1927, Robert Tessier succédait dans son poste au régisseur Pierre Pujol. C. A. Erichsen décédait à Paris en avril 1928.

Ses héritiers, suivant le général Prételat qui n'avait jamais vraiment cru à la réussite de « l'opération Bellezéveries », décidèrent la vente par lots des fermes et des bois et de démonter les bâtiments de la ferme-laiterie modèle. Robert et Denise Fillon firent l'acquisition des terres dépendant de la « vieille ferme » (les Petites Bellezéveries) ainsi que des parcelles supportant les bâtiments nouveaux, alors destinés à la démolition. Un accord permit de conserver les deux tours et les bâtiments du nord (logements, hangar, écuries, laiterie).

La démolition commença très vite. C'est que dix années seulement s'étaient écoulées depuis les destructions de la Grande Guerre 1914-1918 et le retour des soldats survivants dans leurs foyers. Les matériaux de la démolition trouvaient facilement preneurs et étaient immédiatement évacués (fig. 7).

Le chantier étant fermé, les ouvriers étrangers repartirent chez eux à l'exception de quelques-uns qui demeurèrent dans la région pendant plusieurs années. Le souvenir de certains, parfois assez originaux, est resté vivace dans quelques mémoires. Ce fut le cas du tapissier Mathiessen, du berger Zinda et aussi de Toffe, le compagnon de Mélie la célèbre aubergiste du Gué

Antoine Blanchemain. « Toffe faisait avec Mélie un couple à la Dubout, lui, petit, maigre, sans cesse inquiet et effarouché par l'énorme femme qui le commandait comme un petit chien. »



Fig. 7 : La démolition est achevée (photo Fillon 1948).

du Loir. Parmi les Français aussi, certains de ceux qui ont travaillé aux Bellezéveries sont demeurés en Vendômois et y ont fait souche, comme quelques familles du Berry amenées par le général Prételat.

Quant aux responsables de l'opération, si les fils Erichsen ont renoncé à l'héritage, les deux filles ont fait leur vie en France, Jeanne ayant épousé le général Prételat dont elle eut trois enfants, tous longtemps connus en Vendômois ; Olga est devenue parisienne et a conservé peu de relations dans la région. La première épouse du régisseur Pierre Pujol était tourangelle. Un membre de la famille, Jean Martellière, fut conservateur du musée de Vendôme, puis bibliothécaire et archiviste de notre société. Il publia plusieurs études au début du siècle, notamment sur Ronsard, Musset et l'histoire locale. Certains des descendants du régisseur Robert Tessier ont gardé des attaches en Vendômois où ils apparaissent régulièrement. Ces personnes ou leurs successeurs ont permis de réunir de nombreux documents relatifs aux Bellezéveries.

Qu'est devenu l'objectif de ferme-laiterie modèle ?

Un modèle est fait pour servir d'exemple, pour être imité. Dans quelle mesure les Bellezéveries ont-elles servi de modèle, ou de pilote comme on dit aujourd'hui ? Ce qui est sûr, c'est que les techniques utilisées étaient à la pointe du progrès à l'époque. Pourtant, en ce qui concerne le chantier lui-même, le charpentier Maurice Jeulin affirmait : *Ce fut en France le dernier grand chantier manuel.*

La laiterie constituait certes un modèle. Au moment de l'éclatement, le matériel moderne fut dispersé et utilisé par les autres industries laitières de la région.

La grande crise financière de 1929 survint au moment de l'éclatement. L'esprit n'était plus à l'innovation. Cependant, si cette crise financière n'avait pas existé, la ferme aurait-elle pu servir d'exemple, être un modèle ? Pour cela, il eut été souhaitable que l'économie de la région soit plus florissante afin que des nouveautés puissent être envisagées. Même si le modèle proposé est brillant, les investissements ne sont possibles qu'à la condition que des capitaux suffisants soient disponibles. Or, le Vendômois n'était pas au début du vingtième siècle une région particulièrement prospère. Le modèle ne pouvait susciter de vocations faute d'élèves et de capitaux disponibles. De plus, C. A. Erichsen avait conduit son expérience seul. Ni la presse, ni l'administration ne se sont senties concernées.

Pour mieux situer l'époque, rappelons que la « Une » des journaux était surtout occupée par Raymond Poincaré, Marie Curie, Henri Bergson, Maurice Chevalier, entre autres.

Les énormes progrès réalisés par l'agriculture française ne l'ont été que vingt ans plus tard, après une autre guerre, avec des techniques tout à fait différentes :



Fig. 8 : Les bâtiments actuels en 1985. Vue d'avion (photo Fillon).

stabulations libres avec salles de traite et vulgarisation de l'ensilage de fourrages pour l'élevage ; remembrement des parcelles et perfectionnement des matériels pour les cultures (fig. 8).

Si l'exemple avait été suivi ce n'aurait pu être que dans des domaines particuliers comme les installations sanitaires, surtout les batteries de douches qui étonnaient les visiteurs. Mais il ne semble pas qu'il y ait eu d'installations imitées de celles des Bellezéveries. Pourtant, des visites étaient organisées, souvent guidées par des stagiaires de Grignon. On admirait les bâtiments, le cheptel (« vaches normandes, magnifiques chevaux, verrats impressionnants ») et le matériel : trapeuses électriques, wagonnets pour la distribution de nourriture aux animaux, ponts transbordeurs pour les voitures chargées de récoltes, énormes matériels de laiterie, camions, tracteurs, etc.

Toutefois, il faut bien admettre que la ferme-laiterie des Bellezéveries n'a pas vraiment rempli son rôle de modèle. Sans doute s'est-il agi d'un placage, d'une greffe qui n'a pas pris. Les nombreux visiteurs venus en curieux retiendront de cette courte aventure qu'elle a mis en évidence un homme exceptionnel, Charles Auguste Erichsen qui, bien qu'il n'ait pu terminer l'œuvre entreprise, a laissé le souvenir d'un créateur avec de grandes ambitions sur les plans social, technique et économique. Pour tous ceux qui l'ont connu, c'était un véritable humaniste qui a peut-être été un peu débordé sur la fin, labourant dans un domaine qui n'était pas le sien (fig. 9).

Avant de conclure, je voudrais adresser mes félicitations à la famille Bellanger qui a créé et continue d'animer le centre équestre actuel dans un esprit dont je pense qu'il aurait plu à C. A. Erichsen. J'y ajouterai

A. et J. Halajko qui ont contribué à ce que les Bellezéveries existent encore.

Enfin, je tiens à remercier tous ceux qui m'ont confié une documentation qui se raréfie, ainsi que Bernard Jiquel qui m'a permis d'éditer un fascicule sur l'histoire récente des Bellezéveries, et aussi Maurice et Annis Labbé, Gérard et Catherine Ermisse et les techniciens bénévoles de la Société archéologique du Vendômois qui m'ont facilité cette présentation.



Fig. 9 : Silo-tour, symbole survivant d'un rêve.